

L'ÉCRITURE DU CORPS DANS LA TRILOGIE DE CHARLOTTE DELBO AUSCHWITZ ET APRÈS.

Nathalie Narvaez Bruneau

▶ **To cite this version:**

Nathalie Narvaez Bruneau. L'ÉCRITURE DU CORPS DANS LA TRILOGIE DE CHARLOTTE DELBO AUSCHWITZ ET APRÈS.. XXXIe COLLOQUE INTERNATIONAL D'ALBI, LANGAGES ET SIGNIFICATION, " L'écrit : de la signification et de l'interprétation à la traduction et au discours critique ", Jul 2010, France. pp 445-451. hal-00830529

HAL Id: hal-00830529

https://hal.univ-brest.fr/hal-00830529

Submitted on 5 Jun 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ÉCRITURE DU CORPS DANS LA TRILOGIE DE CHARLOTTE DELBO *AUSCHWITZ ET APRÈS.*

Dans le cadre du colloque sur « L'écrit : de la signification et de l'interprétation à la traduction et aux discours critiques. » nous avons présenté une écriture dont les strates herméneutiques juxtaposées les unes aux autres ne donnaient sens qu'à travers l'exégèse et la connaissance du double langage utilisé pour exprimer l'expérience concentrationnaire. L'écriture de la Shoah, cet épisode qui marqua les vies, fragmenta les esprits et détruisit les corps, permet de tisser une continuité, entre ceux qui l'ont vécu et ceux qui ne l'ont pas connu, entre cet extraordinaire quotidien deshumanisant et la vie ordinaire. L'analyse de cette écriture permettra de retracer l'identité de la voix qui est à l'origine de ces écrits, de celles et ceux qui s'y énoncent ; de décrire le fil textuel qui lie l'énonciation à son *incorporation* par le narrataire et, finalement, de questionner la constitution d'une communauté imaginaire formé par celles et ceux qui auraient incorporé le même discours.

Retracer le processus d'incorporation de l'ethos discursif nous permettra en outre de comprendre la place du témoin dans la société. Cela mettra en exergue d'une part le rôle de la voix énonçant un indicible inimaginable, qui n'appartient pas à l'ordre du vraisemblable et qui, en raison de cette nature, s'appui sur un simulacre de plausibilité[1] pour pouvoir se dire ; et d'autre part, comment ce dire incorporé par une communauté éthique dans notre actualité permet le « vivre avec » les génocides[2],, sans pour autant et en aucun cas accepter l'annihilation d'un groupe d'êtres humains par une autre communauté, mais permettant une morphologie mémorielle qui se voudrait exemplaire[3]. La focalisation en dernier lieu sur l'acte de réception souligne l'importance de la notion d'espace public arendtienne pour faire resurgir le dispositif de veille dont dispose la société associé au concept de témoin en tant que mémoire vivante. La disparition de ces « êtres qui ont vu » n'implique pas l'oubli, l'écrit du vécu étant ré-actualisé, reçu par le lectorat, il sustente la permanence de la mémoire, le témoin étant mort, celui-ci est toutefois un vecteur de valeur puisqu'écrit il se lit.

---

[1] Cf. Michael Rinn, « La mémoire d'Auschwitz au Rwanda », dans *Intertextualité, interdiscursivité et intermédialité*, L. Hébert et L. Guillemette, Québec, Presses Universitaires de Laval, 2009, pp 249-261.
[2] À ce propos les mots d'Annick Kayitesi, survivante du génocide des Tutsi: « Oui, comment survivre à l'horreur ? Pour ma part, je ne compte pas en faire mon deuil un jour. Je *vivrai avec* mais je rajouterai beaucoup de bonheur pardessus. […] Le reste de l'humanité et impliqué et menacé. Chacun se doit d'en prendre note. […] [C]hacun a un devoir à remplir pour sauvegarder l'espèce humaine. » dans *Nous existons encore.* Paris, Michel Lafon, 2004, p23 et p25. (C'est nous qui soulignons).
[3] Cf. Tristan Todorov, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 2004.

L'acceptabilité du témoignage dépend en grande partie de l'ouverture de la communauté lectrice ou allocutaire. Cette affirmation nous renvoie à l'idée du témoin s'énonçant dans une société à pouvoir réflexif, qui disposerait du dispositif littéraire comme outil et lieu de réflexivité. Or force est de constater que notre société actuelle est, comme celle d'il y a quarante ans, pauvre en diversification d'information ou échanges. Cette pauvreté découle du fait que les thèmes majeurs auxquels l'actualité ou le récit d'actualité médiatisé font référence sont fortement filtrés. De plus, le pouvoir réflexif de notre société est phagocyté par la masse d'informations de nature multiple (erronées, véridiques, imaginaires, vraisemblables, réelles, etc.) qui circulent sans apparente priorité. L'analyse de l'expression et de la réception littéraire serait donc un précieux instrument d'agencement du savoir, de construction mémorielle et de regroupement communautaire humain. La réception ou incorporation de l'ethos discursif entraine la constitution d'une communauté imaginaire, ceux qui adhèrent au même discours, qui sympathisent avec l'oratrice ou qui la comprennent. L'ethos littéraire permet de nouveaux modèles de comportements, l'expression et la construction d'altérités transportant des « schèmes qui correspondent à une manière spécifique de se rapporter au monde en habitant son propre corps »[1]. Le destinataire incorpore ces schèmes, ce qui signifie son identification à cette manière d'être et de dire à travers son corps. Le discours dessine le parcours à travers lequel se montre l'ethos de la narratrice, il va aussi baliser l'itinéraire de son incorporation par le destinataire pour ultérieurement conférer une place discursive au lectorat en tant que communauté constituée par la réception du récit. Cette dernière prend corps dans cet espace extra-littéraire, métadiégètique, qu'est le monde : à un moment et un lieu donnés. L'interaction, la transposition de ces ethè dans l'actualité, la conjoncture historique que le lecteur vie, conforme une dimension éthique à laquelle ce dernier peut ou pas adhérer. Son consentement l'inclura d'emblée dans un corps née de la réception et adhésion à l'ethos discursif. En particulier l'exégèse des récits de vie, testimoniaux ou littéraires, en contexte génocidaire permet de réfléchir sur la nature humaine mais aussi et avant tout elle invite et oblige à une nouvelle réflexion puisque les massacres de populations, les crimes contre l'humanité et les génocides continuent de se perpétrer. En outre, quel éthos pour un monde où l'inhumanité a germé? Comment re-penser l'humanité ? Où nous situons-nous ?

L'intérêt de l'analyse des textes de Charlotte Delbo est vaste. Entre autres, l'étude de sa trilogie permet d'entrevoir l'avant, le pendant et l'après des camps, d'avoir donc une vue d'ensemble. Actrice de théâtre, en mai 1941, elle accompagne la troupe de Louis Jouvet en tournée en Amérique du Sud. Son mari, Georages Dudach, resté en France, rejoint la résistance communiste. En septembre 1941, à Buenos-Aires, elle apprend l'exécution d'un de ses amis, André Woog, pour « propagande communiste». Elle revient en France. A Paris, le couple entre dans la vie clandestine. Elle recopie les communiqués de Radio-Londres et Radio-Moscou et travaille pour Les Lettres françaises fondées par Jacques Decour. Ils sont arrêtés le 2 mars 1942 et emprisonnés à la Santé. Georges Dudach est exécuté au Mont Valérien en mai de cette année. Quand à Charlotte Delbo, elle est transférée au Fort de

[1] Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire*, Paris, L'Harmattan, 2004, p208

Romainville, puis le 24 janvier 1943 elle est déportée aux côtés de deux-cent trente femmes françaises à Auschwitz. Son expérience concentrationnaire dure 27 mois: entre Auschwitz-Birkenau, la station de Raisko et Ravensbrück; elle est libérée le 23 avril 1945, il ne reste que 8 survivantes du convoi de 230 femmes. Huit survivantes dont les récits nous permettent de réaliser l'absurdité d'un tel terme.

Le récit de l'expérience dans les camps de Charlotte Delbo est écrit dans les années qui suivent cet épisode historique. En 1945 elle rédige *Aucun de nous ne reviendra*, cette même année et la suivante elle compose des extraits d'*Une connaissance inutile*. Elle publie le premier volet de sa trilogie chez Gonthier en 1965, sans aucun succès. Les années de l'immédiat après-guerre ne sont guère sensibles aux récits des survivants des camps. La réception de son témoignage ne se fait que bien plus tard, dans les années 70 une première édition à trois mille exemplaires permet une première divulgation. Ce sont les années où le succès de *Si c'est un homme* a préparé la mise en place d'un espace commun de réflexivité sur les évènements survenus pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais, ce ne sera que bien plus tard, dans les années 2000, où l'édition[1] de ces écrits augmente considérablement, donnant ainsi l'occasion de constituer un lectorat, une communauté éthique conformée par l'incorporation même du discours émanant des récits et se reconnaissant dans un *sensus communis* éthique.

La question de la réception se pose ici en termes de préparation à l'ouverture[2], au partage d'une expérience extérieure, expérience de l'autre que le lecteur voudrait comprendre. Or les faits narrés, rapportés, sont d'une atrocité hors du commun. Inimaginables, au sens moral du terme, ils sont qualifiés d'indicibles pour mettre en garde contre leur expression et banalisation. Ces évènements qui n'auraient jamais dû exister ont cependant eu lieu. Todorov nous en faisait part récemment, « [i]nformer le monde sur les camps [nazis] est le meilleur moyen de les combattre »[3] et exhortait à « [m]aintenir la mémoire vivante du passé: non pour demander réparation pour l'offense subie, mais pour être alertés sur des situations

[1] Nous avons été renseignée par la maison d'édition du nombre d'exemplaires qui ont vu le jour des années 1970 à 2010.
Aucun de nous ne reviendra :
1970 : 3 000 exemplaires.
Il a fallu attendre 1979 pour une réimpression à 2 000 exemplaires. A janvier 2010, le tirage s'élève à 31000 exemplaires. A noter que ce livre était d'abord paru chez Gonthier en 1965, sans aucun succès.
Une connaissance inutile :
1970 : 2 900 exemplaires.
1994 : 1 700 exemplaires.
A septembre 2009 : 15 800 exemplaires.
Mesure de nos jours :
1972 : 3 060 exemplaires.
1994 : 4 700 exemplaires.
Février 2009 : 14 500 exemplaires.

[2] Comme l'écrit Régine Waintrater : « Précisément parce qu'il se situe à l'intersection de l'individuel et du collectif, le témoignage est l'espace intermédiaire où s'articulent les besoins psychiques du sujet et ceux de son groupe d'appartenance. Cependant, pour qu'une telle articulation soit possible, il faut que l'espace testimonial soit un espace de liberté psychique capable d'accueillir la parole du témoin […]. » dans *Sortir du génocide. Témoigner pour réapprendre à vivre*. Paris, Payot, 2003, p236.

[3] *Op.cit.* p11

nouvelles et pourtant analogues »[1]. En effet, les écrits sur ces expériences génocidaires ou concentrationnaires révèlent des faits, des émotions et des réflexions, des choix esthétiques à portée éthique[2]et politique.

Le récit d'une expérience limite se fait avec les mêmes mots que ceux utilisés dans notre langage de tous les jours. Avoir soif ou faim sont des expressions que nous utilisons dans la vie ordinaire, tout naturellement, mais qui prennent une dimension autre si énoncées dans un discours narrant le vécu dans un camp de concentration.

« nous ne savons pas répondre avec vos mots à vous
et nos mots à nous
vous ne les comprenez pas »[3]

Ce glissement sémantique dans les textes issus du domaine concentrationnaire sont définis par Michael Rothberg comme *traumatic realism*, l'extrême devant passer par le langage de tous les jours. Il explique cette notion en tant que catégorie épistémologique et catégorie sociale: « en représentant un lieu où se déploie la violence, le réalisme traumatique produit un savoir sur l'extrême, en même temps qu'il invite à la reconnaissance publique du contexte social post-traumatique ».[4]

L'expérience inhumaine vécue dans les camps convertit la vie en celle du dehors et l'intérieur des camps en une survie invivable:

> « Ici, le soleil n'est pas du printemps. C'est le soleil de l'éternité, c'est le soleil d'avant la création. […]
> Sous le soleil de l'éternité, la chair cesse de palpiter, les paupières bleuissent, les mains fanent, les langues gonflent noires, les bouches pourrissent.
> Ici, en dehors du temps, sous le soleil d'avant la création, les yeux pâlissent. Les yeux s'éteignent. Les lèvres pâlissent. Les lèvres meurent.
> Toutes les paroles sont depuis longtemps flétries
> Tous les mots sont depuis longtemps décolorés. »[5]

Le langage ne sert plus à dénommer le réel. Les mots sont restés inchangés mais la réalité a tellement évolué qu'ils sont inutilisables pour décrire ce qui s'est passé à quelqu'un qui ne l'a pas expérimenté. Le signe éclate, la forme du contenu sert désormais à informer une autre substance que celle précédemment utilisée. Les a-prioris, les conventions, les préconceptions, les schémas perceptifs et signifiants vont être subtilisés, ré-utilisés pour d'autres usages. Ainsi, les mots prennent un autre sens et les objets en seront vidés, à l'instar de la désacralisation de l'étoffe du Rabin

---

[1] *Op. cit.* p60

[2] *Cf.* Charlotte Wardi, « Entraves à la réception et usages des témoignages sur la Shoah » in Dulong, R. *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle.* Paris, EHESS, 1998, p136

[3] Charlotte Delbo, *La mesure de nos jours*, Paris, Editions de minuit, 1971, p77

[4] Michael Rothberg, « Entre l'extrême et l'ordinaire : le réalisme traumatique chez Ruth Kügler et Charlotte Delbo » , sous la direction de Michael Rinn dans *Tangence*, n°83, 2007, p89 ; disponible en ligne http://id.erudit.org/iderudit/016766ar (consulté le 27-05-2010)

[5] Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra*, Paris, Éditions de minuit, 1970, p180-181.

qui servira de rideaux pour le chef du block[1]. L'emploi nouveau de cet objet lui enlève le sens premier, synecdoque de l'anéantissement de ce qui lui a conféré ce sens: « juif » et « sacré », on assiste à l'éradication de la première forme du contenu, de la manifestée. Cette transformation langagière demande une transformation du processus cognitif qu'est l'acte de réception, à savoir, être conscient de cette subversion pour tenter d'imaginer ce qu'il est impossible de dire « normalement ».

Dès le premier récit le lecteur-narrataire est confronté à ce changement d'ordre linguistique, symbolique, représentationnel. « Rue de l'arrivée, rue du départ » déporte par l'absence de définition du chronotope (au sens Bakhtinien).

« Mais il y a une gare où ceux-là qui arrivent sont justement ceux-là qui partent
une gare où ceux qui arrivent ne sont jamais arrivés, où ceux qui sont partis ne sont jamais revenus
c'est la plus grande gare du monde. […]
Tous ont emporté leur vie
[…] ils croient qu'ils sont arrivés
en enfer
possible. […]
Ils attendent le pire- ils n'attendent pas l'inconcevable.
La gare n'est pas une gare. C'est la fin d'un rail[2]. »

Cette déportation du lecteur-narrataire prépare à recevoir la chaine textuelle transmuée, où les formes du contenu et de l'expression donneront forme à une autre matière. La différence se trouve donc au niveau de la substance du langage et l'écriture à laquelle nous nous trouvons confrontés nous donne à voir, à sentir, à vivre cet état de choses pour ainsi pouvoir essayer de comprendre, malgré l'apparente inutilité d'une telle connaissance.

La voix narratrice de ce parcours textuel se présente par fragments, le « je » n'apparaît qu'à la septième vignette du premier tome[3], le sujet devient pluriel, sur la fin il se singularise avec *La mesure de nos jours*, texte polyphonique composé de récits autofictifs de survivantes dans les années qui suivent leur libération. La configuration de l'ethos est lente, progressive, changeante. Cet élément prend corps : l'instance narratrice est femme, française, désorientée, souffrant la soif[4] et la faim.

---

[1] *Ibidem*, p18
[2] *Ibidem*, p10-11
[3] « Que lui dire ? Elle est petite, chétive. Et je n'ai pas le pouvoir de me persuader moi-même. Tous les arguments sont insensés. Je lutte contre ma raison. On lutte contre tout raison.
La cheminée fume. Le ciel est bas. La fumée traîne sur le camp et pèse et nous enveloppe et c'est l'odeur de la chair qui brûle. » *Ibidem*, p27. Le corps lieu de jonction des diverses rhétoriques identitaires, construit au fil des discours. Ici le corps faible, chétif annonce la probabilité d'une mort proche, certaine, corps vivants enveloppés de mort incarnée par l'odeur. Mort psychique: mort de l'âme, perte d'espoir qui entraine celle-là physique.
[4] Une soif et une faim inconnues pour celles et ceux qui n'avons pas vécu cette expérience limite, comme décrit à la vignette 27 du premier tome : « La soif du marais dure des semaines. Les outres ne viennent jamais. La raison chancelle. La raison est terrassée par la soif. La raison résiste à tout, elle cède à la soif. […] Il y a la soif du soir et la soif de la nuit, la plus atroce. Parce que, la nuit, je bois, je bois et l'eau devient immédiatement sèche et solide dans ma bouche. Et plus je bois, plus ma bouche s'emplit de

L'ethos va incorporer plus tard le groupe de femmes françaises déportées le 24 janvier, notamment dans le premier tome : « Les mannequins », « L'appel » (vignette 11), « Un jour », « Le lendemain », « Le même jour », « La jambe d'Alice », « Le jour », « L'adieu », « L'appel » (vignette 21), « La nuit », « La tulipe », « Le matin », entre autres. C'est un corps de survivantes qui se dessine dans le deuxième tome. Le « nous » se matérialise en « celles qui deux mois plus tard étaient encore en vie »[1], « Nous qui tenions mal au sortir de la mort […] après quelques temps prenions apparence humaine »[2]. L'ethos qui se dit, incorpore des yeux et des visages égarés, comme ceux que découvre le capitaine M. au « Matin de la liberté »[3]. *La mesure de nos jours*[4] met en scène le retour de ce qui reste du groupe, la désagrégation de celui-ci[5], la reconfiguration de chacune, Mado, Denise, Germaine, Louise, Marcelline, Jeanne et Françoise ; sans oublier les hommes, Jacques et Gaby. L'instance narrative prend ici voix de survivante « […] par un effort que je ne sais comment nommer, j'ai essayé de me souvenir des gestes qu'on doit faire pour reprendre la forme d'un vivant dans la vie. Marcher, parler, répondre aux questions, dire où l'on veut aller, y aller. J'avais oublié. L'avais-je jamais su ? »[6]. Les récits des vies d'après se font à la première personne, cependant la voix de celle qui narre se fait aussi voir et explicitement rappelle « Pourquoi ne pas oublier plutôt la soif, la faim, le froid, la fatigue, puisque cela ne sert à rien que je m'en souvienne, je ne peux en donner l'idée à personne ? »[7]. Et c'est bien là le défi que nous lance cette voix scandé au fil des pages : « Essayez de regarder. Essayez pour voir. »[8]. Contredit par la défense de regarder à l'instar de l'épisode de « L'orchestre »:

« Assises sur des tabourets, elles jouent. Ne regardez pas les doigts de la violoncelliste, ni ses yeux quand elle joue, vous ne pourriez le supporter.
Ne regardez pas les gestes de celle qui dirige. […]
Ne regardez pas, nécoutez pas.
Ne pensez pas à tous les Yehudis qui avaient emporté leur violon[9].»

---

feuilles pourries qui durcissent. » *Ibidem*, p114 et 123 Ainsi que pour la vignette 6 du deuxième tome, « Boire » : « J'avais soif depuis des jours et des jours, soif à en perdre raison, soif à ne plus pouvoir manger, parce que je n'avais pas de salive dans la bouche, soif à ne plus pouvoir parler, parce qu'on ne peut pas parler quand on a plus de salive dans la bouche. […] Elles [les autres] croyaient que j'étais devenue folle. Je n'entendais rien, je ne voyais rien. Elles croyaient même que j'étais devenue aveugle. J'ai mis longtemps à leur expliquer plus tard que je n'étais pas aveugle mais que je ne voyais rien. Tous mes sens étaient abolis par la soif. » Charlotte Delbo, *Une connaissance inutile*, Paris, Éditions de minuit, p43

[1] *Ibidem,* p88
[2] *Ibidem,* p89
[3] *Ibidem,* p181
[4] Charlotte Delbo, Paris, Les Éditions de Minuit, 1971
[5] « Elles étaient assises près de moi dans l'avion et à mesure que le temps s'accélérait, elles devenaient diaphanes, de plus en plus diaphanes, perdaient couleur et forme. Tous les liens, toutes les lianes qui nous reliaient les unes aux autres se détendaient déjà. Seules leurs voix demeuraient et encore s'éloignaient-elles à mesure que Paris se rapprochait. » *Ibidem*, p9
[6] *Ibidem,* p11
[7] *Ibidem*, p197
[8] Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1970, p137, p138, p139,
[9] *Ibidem,* pp170-171.

Ces disruptions dans la chaine textuelle interrompent notre compréhension, elles nous défient, nous défendent, nous mettent en garde contre une mauvaise interprétation. Nous sommes interpelés « ainsi vous croyiez »[1], mais cette voix nous place d'emblée devant l'échec de la possibilité de compréhension[2] La distance est palpable entre la narratrice et la narrataire « Mais c'est pour vous que je cherche des raisons »[3]. L'expérience de ce vécu sépare crucialement :

« On sait que ce point sur la carte
C'est Auschwitz
On sait cela
Et pour le reste on croit savoir. »[4].

Les lecteurs sont directement apostrophés : « Vous ne savez pas »[5], « vous ne saviez pas [6]». Cependant cette ignorance n'est pas négative, au contraire, la connaissance est une « connaissance inutile »[7], c'est une connaissance au de-là de la connaissance qu'il lui faut désapprendre[8]. L'énonciation fragmentaire, où prolepses et analepses entrainent le narrataire dans un va-et-vient incessant contrastant avec l'immobilisme qui caractérise le premier tome, est semée d'interpellations et d'interruptions, replaçant le lecteur à sa place de spectateur. Le vécu est impossible à transmettre avec les mots de tous les jours, l'incorporation de l'ethos n'est que peu concevable et donc l'espace partagé entre la narratrice et le narrataire, ce *sensus communis* éthique, est-il une communauté de partage de sens ? Est-ce une compréhension à laquelle nous pouvons aspirer après lecture ? Au vu de ce que nous avons analysé il serait peut-être plus convenable de parler de sympathie, de sentir avec, d'association aux sentiments de l'ethos dit et montré par nous lecteurs. Nous sympathisons, nous adhérons à sa perception destructrice des événements survenus, et nous nous sentons interpelés quand elle nous dit :

« Je vous en supplie
faites quelque chose
apprenez un pas
une danse
quelque chose qui justifie
qui vous donne le droit
d'être habillés de votre peau de votre poil
apprenez à marcher et à rire
parce que ce serait trop bête

---

[1] *Ibidem,* p172
[2] « Vous ne pouvez pas comprendre
vous qui n'avez pas écouté
battre le cœur de celui qui va mourir » Charlotte Delbo, *Une connaissance inutile*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1971, p24
[3] *Ibidem*, p25
[4] *Ibidem*, p37
[5] *Ibidem*, p90
[6] *Ibidem*, p185
[7] *Ibidem*, p185
[8] *Ibidem,* p191

à la fin
que tant soient morts
et que vous viviez sans rien faire de votre vie »[1]

Nathalie Narváez Bruneau
Université de Bretagne Occidentale

Bibliographie

Delbo, C. *Aucun de nous ne reviendra*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1970
Delbo, C. *Une connaissance inutile*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1971
Delbo, C. *La mesure de nos jours*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971
Dulong, R. *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle.* Paris, EHESS, 1998
Gaudard, F.-C et Suárez, M (dir.) *Réception et usages des témoignages*, Toulouse, Éditions Universitaires du Sud, 2007
Maingueneau, D. *Le discours littéraire*, Paris, L'Harmattan, 2004
Rinn, M. « La mémoire d'Auschwitz au Rwanda », dans *Intertextualité, interdiscursivité et intermédialité*, L. Hébert et L. Guillemette, Québec, Presses Universitaires de Laval, 2009, pp249-261.
Rothberg, M. « Entre l'extrême et l'ordinaire : le réalisme traumatique chez Ruth Kügler et Charlotte Delbo », sous la direction de Michael Rinn dans *Tangence*, nº83, 2007
Todorov, T. *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 2004
Waintrater, R. *Sortir du génocide. Témoigner pour réapprendre à vivre*. Paris, Payot, 2003

[1] *Ibidem*, p190